

Avec François Kessier et sa famille, je me place à la tête du cortège. Quand la bière disparut sous la terre, François s'approche de la fosse, on croit qu'il va prononcer quelques mots d'adieu... pas du tout, il hoche négativement la tête et se retire en me désignant du doigt. Son geste indiquait probablement que j'avais parlé pour lui à l'église : mon orgue avait dit tout ce qu'on pouvait dire dans la circonstance.

La cérémonie terminée, je retourne au logis ; et vous allez voir maintenant le côté à moitié comique de l'aventure.

L'exaltation calmée, je repasse dans mon esprit les incidents de la journée. La conclusion nette et claire fut celle-ci : " Mon petit Hubert, tu as fait tantôt de la fantaisie, de la poésie, du patriotisme à tire-larigot, très bien. Mais, pourvu que tout à l'heure tu ne t'en mordes pas les ongles ! Demain matin vont venir deux jolis petits soldats te prier poliment de les suivre... où ? Et... gare la casse, mon pauvre garçon ! "

En effet, le dimanche à huit heures du matin, au saut du lit, un casque pointu frappe à ma porte. J'ouvre, et l'homme me remet un pli dans lequel j'étais invité à me présenter immédiatement à la commandature. Je me rends sans lanterner à la mairie et on m'introduit auprès du chef de place.

Figurez-vous un porc-épic en uniforme.

— C'est vous, me dit-il en bagayant de colère, c'est vous qui avez joué la *Marseillaise*, hier, à un enterrement ?

— Il y a erreur, monsieur le commandant.

— Vous ne tenez pas l'orgue, hier ?

— Si, monsieur le commandant.

— Alors, vous avez joué la *Marseillaise* ?

— Pardonnez, je n'ai pas joué la *Marseillaise*.

— Êt qu'avez-vous joué ?

— Les *Deux grenadiers*, de Schumann.

— Vous vous f... de moi ! Prenez garde, les témoins ne manquent pas.

— J'ai l'honneur de vous répéter, monsieur le commandant, que, en fait de *Marseillaise*, j'ai exécuté un morceau tout ce qu'il y a de plus allemand. Pour preuve à l'appui de mon affirmation, envoyez quelqu'un chez moi. Sur mon piano, on trouvera la mélodie des *Deux grenadiers*, et vous vérifierez.

Le Prussien détache un planton, auquel ma femme remet l'œuvre de Schumann ; et, au reçu de la pièce, il mande son chef de musique.

— Connaissez-vous cela ? dit-il, en mettant le papier sous le nez du chef.

— O, mon commandant, ce sont les *Deux grenadiers* de Schumann.

— Cette chanson reproduit la *Marseillaise* ?

— Oui, mon commandant, à la dernière strophe.

— Vous m'en donnez votre parole ?

— Je le jure, mon commandant.

— C'est bien, sortez.

Le chef de musique se retire.

J'étais sauvé ! Vous n'ignorez point que Schumann a copié à peu près exactement la première et la seconde phrase de la *Marseillaise* pour la péroraison de sa mélodie, péroraison dont un rappel de la première phrase forme la conclusion."

Se tournant vers moi, le porc-épic grommela : " Un bon conseil, l'ami. Si vous alliez geindre sur l'orgue ailleurs, qu'en pensez-vous ? Réfléchissez ; l'avis mérite considération."

Je m'incline gracieusement, avec ma plus belle bouche en cœur, et je file prestement chez moi. Aussitôt, je rapporte à ma femme le conseil de l'animal en question ; elle me concède que la chose valait un sérieux examen. Nous en causons tant et si bien que le lundi soir, 12 juin, après avoir réuni à la hâte les habits, le linge indispensable et nos petites économies, ma femme, les enfants et moi prenions à la gare de G... nos billets à destination de Paris. Le mobilier, le piano et le reste, — dont nous n'entendîmes jamais plus parler, en dépit de fréquentes réclamations, — servirent sans doute à indemniser de sa course le soldat qui était venu chercher à la maison la chanson des *Deux grenadiers*.

LE CENTENAIRE DE F. J. FÉTIS

Mardi, le 25 mars dernier, à deux heures, le Conservatoire de Bruxelles a dignement célébré le centenaire de la naissance de son organisateur et de son premier directeur, François Joseph Fétis.

Une nombreuse assemblée d'artistes et d'amateurs avait répondu à l'appel du Conservatoire et avait tenu à rendre hommage à l'une des gloires de l'art belge.

La commission de surveillance du Conservatoire, présidée par le bourgmestre, M. Buls, les professeurs, les directeurs des conservatoires de musique du royaume, les anciens élèves de Fétis étaient réunis sur l'estrade. La cérémonie a commencé par un discours de M. Gévaert, qui a été maintes fois interrompu par les applaudissements de l'auditoire.

Puis est venu le concert, composé d'œuvres appartenant aux diverses époques de la carrière si longue et si pleine de Fétis, l'ouverture en *la* mineur ; l'*Andante sostenuto* du 1^{er} quintette exécuté par les archets de la classe d'ensemble instrumental ; la fantaisie symphonique pour orgue et orchestre composée pour le 50^{me} anniversaire du rétablissement de l'Académie royale, la partie d'orgue jouée en maître par Alph. Mailly ; le quintette des *Sœurs jumelles*, opéra-comique en un acte, représenté à Feydeau en 1823 et fort gentiment dit par des élèves-artistes du Conservatoire : Mlles De Geneffe, Laurent, MM. Goffoel, Demesmaeker et Simons ; ce quintette a eu même les honneurs du bis. L'*Andante* et l'*intermezzo* de la symphonie en *mi* bémol, enfin le *Domine salvum fac regem*, composé pour le couronnement de Léopold II. Ce concert a vivement intéressé l'auditoire. — *Guide Musical* de Bruxelles.